

JEUDI 29 SEPTEMBRE 2022

SORTIE À QUINTIN

PAR BRIGITTE CARMILLAT, VALÉRIE ECCLI ET MARYVONNE LE GUERN

Notre sortie en car du 29 septembre 2022, nous a permis de découvrir les rues du centre-ville de Quintin avec ses maisons à pans de bois et ses immeubles du XVIII^e siècle ainsi que la basilique Notre-Dame-de-Délivrance. Après la visite du château agrémenté de ses collections nous avons profité de la pause méridienne au restaurant installé dans les anciennes écuries. Notre après-midi, consacré à la visite commentée du four à chaux de Cartravers fut l'occasion de se remémorer l'importance du patrimoine industriel de la région.

1 Quintin, ville toilière

1.1 Origine du nom de la ville

La forme la plus anciennement connue du nom de Quintin est « *Quentonensis* ». En 1163, ce nom est associé au Vieux-Bourg situé à cinq mille romains (7,4 km) de l'ancienne voie romaine reliant Alet à Carhaix, la ville tirerait son nom du latin « *Quintam millarum* », cinquième borne milliaire. Les bornes milliaires étaient des colonnes placées à égale distance sur le tracé des voies romaines. La dénomination « *Quintonensis* » serait donc « *un lieu de la cinquième borne* ». Au XV^e siècle, apparaît le nom de Bourg-Quintin et au XVI^e celui de Vieux-Bourg de Quintin.

D'autres interprétations relatent que l'étymologie du nom de Quintin serait associée au mot breton « *Kistin* » (châtaigne) ou au nom propre romain « *Quintinus* » ceci sans fondement fiable.

1.2 L'occupation du site

L'histoire de Quintin est celle d'un territoire modeste avec ses monuments préhistoriques, son château et son étang formé par le Gouet qui coule vers Saint-Brieuc et la mer. Cette ancienne seigneurie fut jadis une ville commerçante très active tantôt baronnie, comté, puis duché mais elle est surtout connue pour ses toiles fines qui firent sa notoriété.

Le site de Quintin est entouré de collines s'élevant à 250 m. Ceci explique son importance historique comme lieu de retranchement. La présence humaine y est attestée au Néolithique par plusieurs menhirs. Celui de la Roche-Longue, un des plus hauts de Bretagne (7,50 m) est toujours visible aujourd'hui.

A l'époque gallo-romaine, le site de Quintin est au carrefour de grandes voies de communication qui relient Carhaix à Alet et Nantes à Saint-Pol-de-Léon.

La seigneurie de Quintin est née au XIII^e siècle du partage du comté de Penthièvre, l'une des neuf baronnies de Bretagne, au profit de Geoffroy 1^{er} Boterel (1207-1274), qui serait le fils cadet du comte Alain de Goëlo¹ considéré comme le premier seigneur de Quintin et fondateur de la ville. La seigneurie fut érigée en baronnie par le duc Pierre II en 1451 et s'étendra sur 28 paroisses. Comme baronnie elle a droit de préséance dans l'assemblée des États de Bretagne et plus tard le droit de présider l'ordre de la noblesse. Les armoiries de la famille Boterel s'énoncent ainsi : *D'argent au chef de gueules chargé d'un lambel d'or.*



Figure 1 : Blason des Boterel

Un premier château dont le souvenir se perpétue rue du Château-Gaillard et de l'auditoire de justice. Une enceinte fortifiée est construite à l'ouest de la cité. A cette époque, un bourg castral disposant d'un marché va se développer et deviendra une importante place commerciale. Ce bourg est organisé autour de deux voies perpendiculaires, aboutissant à quatre portes : la porte Saint-Julien au sud, la porte Notre-Dame à l'ouest, la porte de la Rose au nord et la porte Neuve à l'est. Seules sont conservées de cette cité médiévale, les enceintes et la Porte-Neuve, très remaniée au XVIII^e siècle, composée en partie par l'ancienne tour des Archives du Château de Quintin.

¹ Morin Stéphane, Trégor, Goëlo, Penthièvre, PUR/Société d'Émulation des Côtes d'Armor, pages 219-222

Au XV^e et XVI^e siècles, Quintin subira une succession de sièges, notamment par les troupes du prince d'Orange, allié du duc de Bretagne contre Pierre de Rohan, rallié aux Français. En 1576, Les Coligny, héritent du château et introduisent le calvinisme à Quintin. En 1606, après les guerres de la Ligue, Henri de la Trémoille trouve en héritage un château ruiné et une ville dévastée. Le 13 janvier 1638, il vend le Comté de Quintin et ses paroisses au marquis Amaury III de la Moussaye (1600-1663), fervent protestant. Nous verrons qu'avec son épouse, Henriette de la Tour d'Auvergne, il entamera la construction d'un imposant château. Au XVIII^e siècle, les communs et les écuries seront réaménagés et agrandis pour constituer l'actuel château de Quintin, aujourd'hui propriété de la famille Frotier de Bagneux.

1.3 Le développement économique et le commerce du lin

Du fait de sa position géographique, la cité devint un centre commercial important, avec quatre foires annuelles et un marché hebdomadaire. L'activité artisanale y tient une place essentielle avec trois principaux corps de métier : forgeron, tanneur et tisserand. Le développement de Quintin est lié aux tissages et aux négoce des toiles de lin, introduites dans la région au XVI^e siècle par les comtes de Laval, possesseurs de la seigneurie de Quintin.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est l'âge d'or des toiles de « Bretagnes », réputées pour leur finesse et leurs blancheurs. En 1686 Patoulet², commissaire-général mandaté à Cadix, par Seignelay, secrétaire d'Etat de la Marine mentionne : « ces toiles Bretagnes sont estimées par les Espagnols, qui en consomment une très grande quantité ... ». Elles rapportent deux fois plus que les « Crées du Léon », dix fois plus que celles de Fougères. Seules à l'échelle du royaume, les toiles de Rouen sont à un niveau comparable. Elles sont réputées jusqu'en Amérique du Sud, utilisées pour les coiffes, les cols, les manchettes et les sous-vêtements. Artisans et commerçants participent alors à la prospérité de la ville, encore visible aujourd'hui dans l'élégance architecturale des maisons à pans de bois et en granit. Les riches négociants se font alors construire les hôtels particuliers encore visibles.

Le travail du lin : Autour de Quintin, la culture du lin est difficile, la terre ne s'y prêtant pas. De ce fait, il arrivait principalement du Trégor, au climat plus favorable, sous la forme d'écheveaux de fibres non filées réunies par un lien.

Il était alors travaillé par les fileuses. On comptait huit femmes travaillant pour un tisserand. En 1751, on dénombrait quatre cent quarante-six tisserands dans la cité. Le lin étant filé, les tisserands réalisaient le tissage de leurs toiles. Après contrôles, elles étaient achetées par les négociants toiliers qui, après les avoir fait blanchir et conditionner en ballots, les expédiaient dans les ports. Les courtiers quintinais du port de Cadix les réceptionnaient pour les envoyer vers l'Amérique Latine. Cette intense activité toilière influencera la dénomination de certaines rues de Quintin comme la rue au Lin ou la rue aux Toiles. Plusieurs autres rues feront référence aux marchés alimentaires comme la rue au Lait ou la rue au Blé.

Cependant, la fermeture des routes maritimes à la fin du XVIII^e siècle interdisant la voie aux bateaux britanniques avec les ports de cette partie de l'Europe ainsi que l'utilisation croissante du coton dans l'industrie textile et le développement de la mécanisation des métiers à tisser, entraîneront le déclin de l'industrie toilière qui disparaît peu à peu au cours du XIX^e siècle.

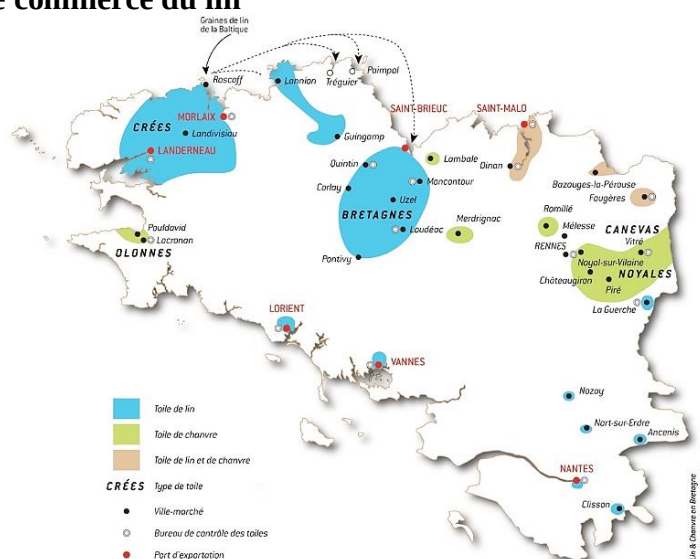


Figure 2 : Les toiles de Bretagne XVI^e – XVIII^e

² Yann Lagadec, les toiles bretagnes, novembre 2016, Becedia (bcd.bzh)

1.3.1 Les rues et points d'intérêt du centre-ville

1.3.2 Le Monument aux morts

Situé à proximité de l'étang de Quintin, il a été édifié à la mémoire des enfants de Quintin morts lors de la Première Guerre Mondiale par le sculpteur Elie Le Goff (1858–1938), né à Saint-Brieuc. Celui-ci fut particulièrement touché par la mort de ses trois fils tués lors de cette guerre. Ce monument en forme de menhir en référence à la Bretagne, représente une jeune mère qui montre à son enfant le médaillon de son père symbolisant le caractère ineffaçable du souvenir.

1.3.3 Rue aux Toiles

Cette rue de la ville close a porté les noms de rue aux Belles Toiles, puis rue Belle-Etoile, et enfin rue aux Toiles en référence au commerce des toiles de lin.

1.3.4 Rue au Blé (Bleds)

La rue au Blé (Bleds) témoigne d'une ancienne activité commerciale et artisanale du centre-ville. Derrière la façade du n° 2, à l'angle sud-est de la place de la République, se cache l'ancienne « halle aux bleds », construite au XVII^e siècle. C'est là que se vendaient et se pesaient les « bleds », c'est-à-dire les grains d'avoine, de seigle ou de blé noir.

Au rez-de-chaussée, sous la charpente de bois, se vendait également le pain de seigle, alors que le pain blanc était vendu dans la halle principale nommée « la Cohue » (l'actuelle place 1830). De nos jours, la halle aux bleds n'est pas ouverte au public.

1.3.5 Rue de l'Abbé Fleury

L'abbé Eugène Fleury est une grande figure de la Résistance dans les Côtes-du-Nord. Né en 1903 à Plumaugat, ordonné prêtre en 1927, il enseignera au collège des Cordeliers à Dinan puis au grand séminaire à Saint-Brieuc. Il s'engage dans la Résistance en 1942 et organise des réunions dans la sacristie de l'église Saint-Michel de St-Brieuc.

Il dirige un groupe de 450 hommes organisés militairement qui affronte plusieurs fois les Allemands. Dénoncé, il est arrêté puis incarcéré le 1^{er} juillet 1944 par le service de sécurité et de renseignement de la SS de Saint-Brieuc. Après avoir été torturé, il est fusillé le 10 juillet 1944. Jusqu'en septembre 1944, la rue de l'Abbé Fleury portait le nom de rue Gloria, témoignage de l'importance de la religion dans la cité depuis le Moyen Âge.

1.3.6 Rue au Lait

Au Moyen Âge, les rues portaient souvent des noms évoquant leur activité économique. La rue au Lait qui mène de la rue au Lin à la rue aux Toiles était fréquentée par les fermières des campagnes avoisinantes pour y vendre du lait, du beurre, des œufs et des volailles. Entre les maisons numérotées 1a et 1b subsiste un pan de mur de la maison des chanoines, fondée en 1405 par le dernier pape d'Avignon, Benoît XIII. On peut y observer un ange qui tient un blason sculpté dans la pierre

1.3.7 La place 1830

C'est la place publique de l'ancienne ville fortifiée, située au carrefour des deux axes routiers. Son nom correspond à la date de suppression de la halle en bois qui s'y trouvait depuis le XVII^e siècle, appelée Halle aux Viandes ou Cohue. Située au cœur de la cité commerciale, elle couvrait alors presque toute la surface de la place où se réunissaient cordonniers, boulangers, poissonniers et même un commerce de cheveux de femmes. Les rues avoisinantes menaient à d'autres halles, comme la rue aux Bleds (blé) et la rue au Lait.

L'hôtel Poulain (aujourd'hui l'office de tourisme) édifié à la fin du XVI^e siècle, fut habité du XVII^e au XVIII^e siècle par la famille Poulain qui

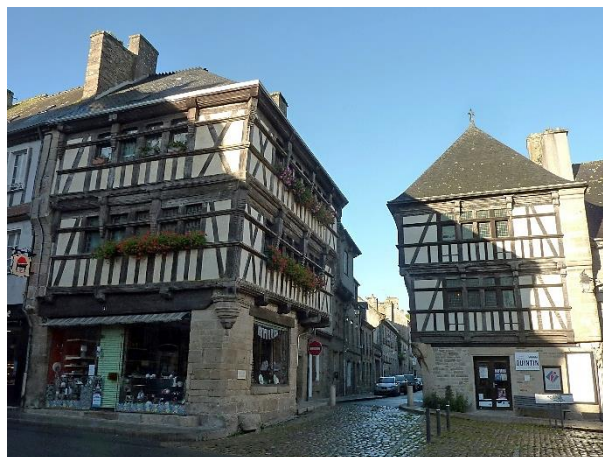


Figure 3 : Place 1830

comptait plusieurs avocats. Il donne par deux façades en bois, sur la rue au Lait et sur la place 1830. Sur l'un des pignons, on aperçoit le « *Bonhomme Quintin*, » appelé aussi « *Papa au lait* », personnage sculpté qui tirait la langue au juriste situé dans la maison en pan de bois d'en face.

Au sud de la place, à l'angle de la rue aux Toiles et de la rue au Lait, se dresse une des plus anciennes maisons de la ville, la maison du Sénéchal. L'année de sa construction « 1564 » est gravée sur sa façade. Sur l'une de ses portes de style classique, on peut y lire « *Nil nisiconsilio* » (Nul (rien) sans conseil). La maison appartenant aux seigneurs de Quintin, servait de logement au Sénéchal, le juge du comté. A l'autre extrémité de la place, à l'angle de la rue Emile Nau, une maison du XVI^e siècle abritait jadis une auberge, l'Auberge à la Rose, du nom de la porte à la Rose qui donnait accès à la ville close du côté nord. Cet établissement possédait une table de mesure, aujourd'hui conservée à la Fabrique – Atelier du lin. Le bâtiment est remarquable pour son mur pare-feu et l'importance des surfaces couvertes d'ardoises, destinées à limiter la propagation du feu en cas d'incendie. On peut également noter la présence d'une coquille Saint-Jacques, emblème des pèlerins, gravée sur un pan de bois surplombant l'entrée.

1.3.8 Grand-Rue ou Grande Rue

Comme dans de nombreuses villes du Moyen-Âge, la Grand-Rue (ou Grande Rue) constitue l'artère centrale de Quintin et le principal axe de la ville servant de repère aux visiteurs. C'est la rue la plus longue de la ville. Elle relie la place du Martray à la place 1830, cœur économique de Quintin. Pendant la période révolutionnaire, elle portait le nom de « *rue de la Liberté* ».

A l'ouest de la ville, la rue débutait par deux portes successives qui permettaient de franchir les remparts. Entre ces deux portes se trouvait une chapelle fondée au XV^e siècle par le dernier descendant des Boterel sous le nom de Notre-Dame-la-Pitié mais plus connue sous le nom de Notre-Dame-d'entre-les-Portes en raison de sa situation contre les tourelles de la porte. La chapelle attenante à la prison de la Seigneurie de Quintin permettait aux prisonniers d'entendre les offices. Une fenêtre à barreaux est toujours visible aujourd'hui. Cette chapelle contenait une Pietà qui se trouve aujourd'hui dans le bas-côté nord de la basilique près de la statue de saint Thurian. Dans la crypte de la chapelle se trouvait une fontaine miraculeuse avec une statue polychrome de la Vierge. Classée aux Monuments Historiques, la fontaine sera déplacée rue Notre-Dame en 1912. A la Révolution la chapelle fut vendue comme bien national et servit de local à la société des Amis de la Constitution. Elle fut rasée en 1912.

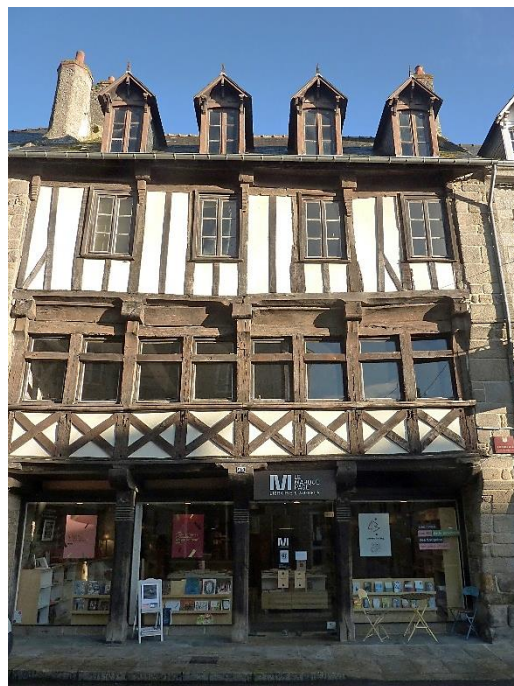


Figure 4 : 43 Grand-Rue

La Grand-Rue permet de découvrir les différentes formes d'architecture qui se sont développées à partir du XVI^e siècle. On peut y admirer deux maisons à pans de bois avec étages en encorbellement qui permettaient de gagner de la place en hauteur.

Beaucoup de ces maisons à pans de bois ont été détruites en 1488 durant la guerre franco-bretonne, lors de l'attaque du Prince d'Orange. D'autres ont disparu pendant la guerre de la Ligue.

1.3.9 Les hôtels de négociants toiliers

Au XVIII^e siècle, le commerce de la toile florissant fait la fortune des négociants de Quintin qui se font construire des hôtels particuliers à la hauteur de leur condition. L'architecture de ces riches demeures, de style classique, s'inspire des malouinières admirées lors de l'acheminement des toiles au port de Saint-Malo.

1.3.10 Rue Digaultray

La dénomination de la rue vient du nom d'une ancienne famille de négociants de toiles de lin, les Digaultray, connue à Quintin depuis le XVI^e siècle. La présence de deux hôtels particuliers de Quintin conserve encore la mémoire de cette famille. L'hôtel Digaultray des Landes datant de 1722, situé rue Saint-Thurian et l'hôtel Digaultray du Vivier situé place de la Mairie, l'actuel hôtel de ville.

1.3.11 Rue Saint-Thurian

Cette rue située dans le prolongement de la Grand-Rue menait à l'église Saint-Thurian dont les ruines sont encore visibles au milieu du cimetière.

Saint Thurian était patron de la ville et fut évêque de Dol-de-Bretagne entre 733 et 749. L'église Saint-Thurian, bâtie au XV^e siècle était l'église paroissiale de la ville de Quintin mais devenue dangereuse, elle fut démolie en 1773. La rue Saint-Thurian offre également deux très beaux exemples d'hôtels particuliers construits par de riches personnages de l'époque : l'hôtel Digaultray des Landes (1722) et l'hôtel Glais (1750) qui a vu naître Alexandre Glais-Bizoin (1800-1877), homme politique français à l'origine du timbre postal à tarif unique.

1.3.12 Place du Martray / Place de la Mairie

L'actuel hôtel de ville, implanté dans le prolongement de la place du Martray, le bel hôtel de négociant construit en 1740 par la famille Digaultray du Vivier, a été acquis par la municipalité en 1818. Situé place de la Mairie, il comporte sept travées et son avant-corps central est surmonté d'un fronton cintré. Un enduit de chaux, aujourd'hui disparu, le rapprochait de l'architecture des malouinières.



Figure 5 : Place du Martray



Figure 6 : Hôtel de Ville

1.3.13 L'hôtel du changeur du Roi

L'édifice, construit en 1728 par Marc Lefebvre, changeur du roi, percepteur de l'impôt, fut occupé par le Comptable du Trésor Public et ses services. A l'autre extrémité de la place, à droite de la rue des Carmes, on peut remarquer un ensemble de bâtiments du XVIII^e siècle. L'ancien hospice Saint-Jean se situait à cet endroit du XV^e au XVIII^e siècle, avant d'être transféré un peu plus haut dans la rue des Carmes.

1.3.14 Rue des Carmes

La rue des Carmes se trouve dans le prolongement de la place de la Mairie en remontant vers le nord. Toute la partie droite de la rue est occupée par l'ancienne propriété des Pères Carmes envoyés par le clergé et la noblesse catholique pour fonder un couvent à Quintin. Les religieux au nombre de 12 avaient pour mission de rapprocher la population de la religion catholique dont elle avait été éloignée lors des troubles causés par la Ligue. Créé à la fin du XVI^e siècle, l'ordre des Carmes était un ordre contemplatif voué à la méditation et à la prédication.

La propriété possédait un vaste jardin divisé en trois parties occupées par un potager et des arbres fruitiers, un verger de pommiers permettant aux moines de fabriquer du cidre et un jardin à la française agrémenté de fontaines et de bassins propices à la contemplation. En 1791, les religieux ont été chassés par la population et le couvent fut déclaré bien national.

De l'autre côté de la rue des Carmes, se trouvait la propriété de l'ancien hôpital tenu par les Sœurs Paulines puis par les sœurs de l'ordre de Saint-Thomas de Villeneuve. Un peu plus haut dans le prolongement de l'hôpital se trouvait la propriété Saint-Martin dont le bâtiment fut édifié au XVI^e siècle puis acquis par Joseph Le Coniac en 1792. La propriété devint la propriété de la famille Henry de Villeneuve au milieu du XIX^e siècle.

1.3.15 Rue au Lin

Le nom de cette rue fait référence à la production des toiles de lin qui a très longtemps fait la richesse de Quintin. De beaux hôtels en pierre de taille du XVIII^e siècle ainsi qu'une maison à pans de bois, jalonnent la rue.

Dans ce quartier s'approvisionnaient les tisserands en fil de lin et de chanvre. Ils y achetaient également de la cendre pour blanchir les toiles. A l'époque, les graines de lin arrivaient des pays bordant la mer Baltique jusqu'aux ports de Tréguier, Pontrieux et du Légué.

La fabrication des toiles de lin nécessitait une main-d'œuvre appartenant à plusieurs corps de métiers. Le lin récolté par les paysans, transporté par des linotiers passait entre les mains des fileuses. Le fil obtenu transformé par les tisserands pour le compte de riches marchands de Quintin. Les toiles de lin étaient enfin blanchies dans des blancheries. Le blanchissage était réalisé dans des cuves ou des lavoirs, remplis d'eau et de farine de blé noir, puis d'eau et de potasse extraite de la cendre, pour être commercialisées sous le nom de toiles « bretagnes » ou « quintines ».

1.3.16 Rue Notre-Dame

La rue Notre-Dame prolonge la Grand-Rue, l'axe principal de Quintin, à laquelle elle est reliée par la place 1830. Son nom vient du fait qu'elle longeait la collégiale Notre-Dame avant de descendre vers la Porte Neuve, l'entrée est de la ville close. Aujourd'hui, la rue se trouve dans l'axe de la Basilique Notre-Dame de Délivrance qui a remplacé la collégiale en 1887.

1.3.17 La Fontaine Notre-Dame-d'Entre-Les-Portes (fontaine de la Vierge)

La fontaine, entourée de deux gargouilles, date du XV^e siècle. En son centre, elle abrite une statue de la Vierge, objet de vénération pour les fidèles qui allaient y prier et y boire l'eau. A l'origine, la statue en pierre polychromée était installée dans la crypte de la chapelle Notre-Dame-d'Entre-Les-Portes, appelée ainsi du fait de sa localisation entre deux portes renforçant la défense de la ville close à l'ouest. La chapelle Notre-Dame-d'Entre-Les-Portes du XIII^e siècle a été détruite au début du XX^e siècle. La fontaine est classée Monument Historique.

La Vierge en pierre polychromée est entourée d'anges et rappelle l'image de Notre-Dame-des-Vertus, rapportée de Palestine par Henri d'Avaugour, frère de Geoffroy Boterel et son compagnon de croisade en 1250. Cette statue est conservée à la Basilique Saint-Sauveur de Dinan.

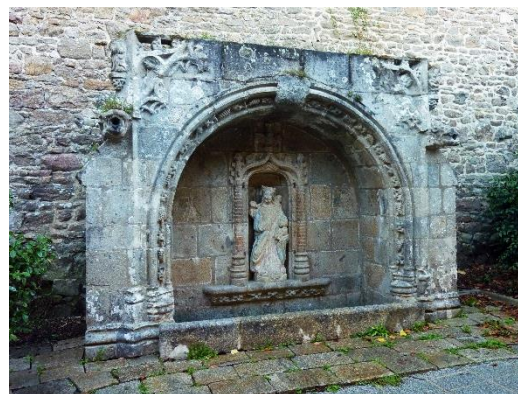


Figure 7 : Fontaine Notre-Dame-d'Entre-Les-Portes

1.3.18 La Porte Neuve

Entre les XIV^e et XV^e siècles, la ville se dote de fortifications dont l'accès est autorisé par quatre portes. Aujourd'hui, il subsiste de l'enceinte médiévale une partie de la muraille et de la Porte-Neuve qui commandait l'entrée et la sortie à l'est du bourg castral. La porte est composée de deux tours, dont l'une est nommée la tour des Archives, flanquée d'une tourelle abritant un escalier à vis et coiffée d'un toit en poivrière.

1.3.19 Rue des Douves

La rue des Douves fut construite sur les douves qui bordaient les murailles nord de l'ancienne ville close, de la place du Martray à l'ancienne Porte Neuve. Sous la chaussée coule toujours le Pissot, un ruisseau qui alimentait jadis la tannerie Mousselet-Ruault, située au coin de la rue de la Berliche.

Deux tanneries étaient implantées rue des Douves, en raison du besoin en eau pour travailler les peaux. De nos jours, seuls les deux étages de séchage de l'une d'elles subsistent et les contrevents mobiles restent bien visibles.

1.3.20 Rue du Vau du Gouët

La rue du Vau du Gouët mène de l'ancienne Porte Neuve, entrée est de la ville close, au pont qui franchit la rivière. La présence du Gouët a longtemps marqué la limite entre la ville et ses faubourgs et entre

Quintin et Saint-Brandan jusqu'en 1837. Les activités de fabrication de toiles de lin ont participé à la pollution des eaux de la rivière par le déversement des eaux usées et également en provenance des douves. Jusqu'à la fin du XVIII^e siècle, les tanneurs et les artisans tisserands venaient y travailler grâce à la présence des moulins. Par la suite, une briqueterie s'installa sur le site et fut active jusqu'au milieu du XX^e siècle.

1.3.21 Rue des Forges

Cette rue en pente prend naissance dans la rue des Douves et permet de monter jusqu'à la chapelle Saint-Yves. Le sol de la colline contenait un minerai riche en fer qui était transformé dans des fours situés au carrefour de la rue des Degrés et de la rue des Forges. Par ailleurs, il a été retrouvé à proximité des traces de scories de fer ainsi que des traces de fours.

1.4 La basilique Notre-Dame-de-Délivrance

1.4.1 L'architecture

La basilique actuelle de style néo-gothique a été construite entre 1883 et 1887 par l'architecte Théodore Maignan à l'emplacement de l'ancienne Collégiale, elle-même érigée à la fin du XIV^e siècle en remplacement de la chapelle du château de Quintin jugée trop petite.

Au XV^e siècle, la collégiale fondée par Geoffroy Boterel est dédiée à la Vierge. Elle est alors surmontée d'un clocher oriental dit « *à la Turquie* » dont la façade ouest est marquée par un imposant clocher-porche à flèche de granit.

Comme il avait tout d'abord été prévu, le chevet et la tour de l'ancienne collégiale n'ont pas été conservés ne se trouvant plus dans l'axe de la nouvelle construction.



Figure 8 : Basilique Notre-Dame-de-Délivrance

Les balustres de la tour ont été utilisés pour aménager les escaliers du terre-plein situé au nord de la Basilique. On trouve dans l'église actuelle, des éléments qui proviennent de la collégiale comme la chaire sculptée du XVII^e siècle, le Christ du pilier, les confessionnaux, les sièges des stalles, la cuve baptismale en granit du XV^e siècle dont le couvercle fut sculpté par la Loudéacienne Jeanne Malivel, à l'origine du mouvement *Seiz Breur*, et les bénitiers coquillages géants apportés de la mer de Java.

Le nouvel édifice est de dimensions imposantes : la nef mesure 76 m de long, la hauteur sous voûte de 16 m et le coq du clocher s'élève à plus de 75 mètres. En 1934, elle est érigée en basilique par le pape pour honorer le pèlerinage lié à la relique.

1.4.2 Les statues

La statue de la Vierge en place sous le porche d'entrée est vénérée depuis très longtemps. Elle a été couronnée en 1934 et est toujours revêtue de son manteau de cérémonie. Elle fut détruite en 1790 par les révolutionnaires mais la tête fut sauvée et intégrée à la statue restaurée.

Avant le couronnement, la statue se trouvait dans l'ogive au revers du porche. On l'appelait alors, la « *Vierge à la Quenouille* » les apprenties fileuses venant offrir leur première quenouille de lin à Notre-Dame, lorsque Quintin était un centre important de tissage.

Dans la chapelle de l'abside, au-dessus de l'autel, une autre statue très ancienne de Notre-Dame-de-Délivrance, tenant à la main sa ceinture, provient de la chapelle de l'ancien couvent des Carmes de Quintin.

Quant à la statue lamée d'argent de Notre-Dame, elle fut réalisée grâce aux nombreux dons qui suivirent le vœu exaucé de 1871, au moment de l'invasion de la France par les troupes allemandes. Elle est portée en procession le jour du Pardon, le 2^{ème} dimanche de mai.



Figure 9 : La Vierge couronnée

1.4.3 Les gisants

En 1883, lors de la démolition de l'ancienne collégiale, on découvrit deux gisants des seigneurs de Quintin, morts au combat pendant la Guerre de Succession de Bretagne. Retournés, ils servaient de seuil aux portes de l'édifice ! Ils purent alors être remis en présentation de chaque côté de la chapelle de l'abside.

Il s'agit probablement de Jean II, tombé au combat de Mauron en 1352 et de Geoffroy III, tombé à la bataille d'Auray en 1364.

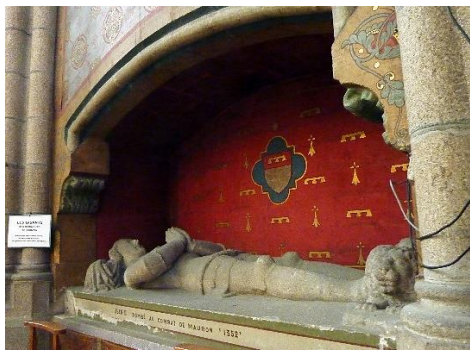


Figure 10 : Jean II



Figure 11 : Geoffroy III

1.4.4 Les vitraux

Les vitraux des bas-côtés représentent des scènes de la vie de la Vierge et différentes dévotions à Notre-Dame.

Ceux qui entourent le chœur racontent l'histoire de la relique :

- du côté nord : Assomption de Marie qui détache sa ceinture pour la remettre aux Apôtres, remise de la relique à Geoffroy Boterel et vœu d'Henri d'Avaugour ;
- du côté sud : incendie de 1600 et découverte de la relique sauvée des flammes, reconnaissance par un tribunal ecclésiastique du miracle de 1871 et bénédiction du reliquaire porté par des soldats rescapés de la guerre de 1870.

Les vitraux de la chapelle absidiale regroupent autour de Notre-Dame-de-Délivrance, saint Joseph, l'ange Gabriel, un ange porteur du blason de Quintin et des personnages liés à l'histoire de la relique et du pèlerinage : le roi Saint-Louis, Geoffroy Boterel, la bienheureuse Françoise d'Amboise, saint Yves et saint Vincent Ferrier.

Le vitrail du transept nord est plus récent : il a été réalisé grâce aux offrandes des mobilisés et des prisonniers de guerre 39-45. Il représente le couronnement de la Vierge Marie au ciel et, dans sa partie basse, le couronnement de Notre-Dame-de-Délivrance à Quintin. Tout autour des scènes centrales sont évoqués les saints particulièrement honorés dans les paroisses et les blasons des familles et des vieux métiers de Quintin.



Figure 12 : Détails du vitrail du transept nord

Un petit vitrail en face de la statue du porche, rappelle aussi le couronnement de la Vierge en 1934, année où l'église a été érigée en basilique.

1.4.5 La relique de la Vierge ou relique de la ceinture

Geffroy 1^{er} Boterel, noble chevalier, issu des anciens rois de Bretagne décida en 1252 avec son frère Henri d'Avaugour, comte de Goëlo, de partir en croisade en Terre Sainte sous la conduite du roi de France Saint-Louis pour reprendre aux Sarrasins le tombeau de Jésus-Christ et la ville de Jérusalem. L'expédition se transforma en désastre et le roi fait prisonnier.

Dans un des combats, les deux frères n'avaient échappé à la mort que par une protection miraculeuse de saint François d'Assise. A son retour de croisade, Henri d'Avaugour fit le vœu de fonder un monastère (aujourd'hui l'Ecole des Cordeliers) dans son château de Dinan.

Quant à Geoffroy 1^{er} Boterel, il rapporta, lors son retour en Occident en 1252, un fragment de l'une des « *Ceintures de la Vierge Marie* » (fin réseau de mailles inégales dont il ne reste qu'un morceau de 8 cm de côté). Il déposa son précieux trésor dans la chapelle de son château de Quintin, dédiée à la Vierge Marie. Sans doute tenait-il cette relique du Patriarche de Jérusalem, Robert de Saintonge, ancien évêque de Nantes et l'un des compagnons de Henri d'Avaugour lors d'une première croisade en 1240. Comme il en avait fait la promesse, Geoffroy devint franciscain aux côtés de son frère Henri d'Avaugour.

La dévotion pour la relique, invoquée comme protection lors des naissances, fait de Quintin, dès le Moyen-Âge, le centre d'un important pèlerinage. Plusieurs fois sauvée du vol, celle-ci porte les traces de l'incendie de 1600 et fut réduite par les nombreuses manipulations humaines. Une portion de la relique fut également l'objet d'un don à la bienheureuse Françoise d'Amboise, épouse de Pierre II, duc de Bretagne. Ce morceau fut déposé à la cathédrale de Nantes et transféré à l'église d'Ancenis au moment de la Révolution.

La relique d'abord conservée dans un coffre, enveloppée de plusieurs linges précieux, fut déposée plus tard dans un reliquaire en argent. Ce dernier fut volé par les soldats du duc de Mercœur pendant les guerres de la Ligue à la fin du XVI^e siècle. Retrouvée, la relique fut placée dans un reliquaire en bois durant plusieurs années. Après l'incendie de 1600, un nouveau reliquaire en argent fut offert mais il sera confisqué lui aussi quand l'église fut profanée en 1790.

Le grand reliquaire actuel a été offert à la suite du vœu de 1871, demandant la protection de Notre-Dame au moment de l'invasion de la France par les troupes allemandes. La tradition quintinaise affirme non seulement que cette relique a appartenu à la Sainte Vierge, mais qu'elle serait l'ouvrage même de ses mains et que Marie la portait lorsque le Fils de Dieu descendit dans son sein.

2 Le château de Quintin

En plein cœur de la cité de Quintin, le site comprend en fait deux châteaux : l'un du XVII^e siècle qui surplombe l'étang est en restauration, l'autre du XVIII^e siècle est encore habité par quatre générations de la famille Frotier de Bagneux, qui assurent l'entretien et les visites.

L'acquisition du comté de Quintin, en 1638, par le marquis Amaury III de la Moussaye (1600-1663), va entraîner la transformation du domaine, d'une part par la destruction de parties gênantes d'un ancien château, puis par la construction, à partir de 1643, d'un nouvel édifice, de style classique dont les soubassements conservent un caractère défensif et adaptés à l'utilisation des armes à feu. Le chantier fut lancé malgré les interdicts de Louis XIII et du cardinal de Richelieu liés au fait que les La Moussaye étaient « *des protestants convaincus au prosélytisme efficace*³ ». Le marquis obtient l'autorisation de construction auprès de la régente Anne d'Autriche. Mais ce projet colossal sera interrompu en 1666 pour des raisons financières et à cause de l'opposition de l'évêque de Saint-Brieuc et de Louis XIV qui réprime les protestants.



Figure 13 : Château XVII^e siècle

³ De Bagneux Gérard, Hamon Paul, *Quintin, un château, une ville*, Presses Bretonnes Saint-Brieuc, 1990

Le 29 septembre 1681, le comté de Quintin est vendu par Henri Guyon de La Moussaye, à Guy Aldonce de Dufort (1630-1702), maréchal de France. C'est son fils, Guy Nicolas de Dufort (1683-1758) qui entreprend de transformer les dépendances du château construit au XVII^e siècle, dont les anciennes écuries en ajoutant deux pavillons aux extrémités. Ceci constitue l'actuel château du XVIII^e siècle. Cependant en 1685, avec la Révocation de l'Edit de Nantes, Quintin subit, comme bastion réformateur de Bretagne, le programme de destructions volontaires ou préventives des places-fortes susceptibles d'appuyer la révolte. Les murailles et le château vont alors être démantelés à plusieurs reprises. Des travaux y furent ensuite réalisés entre 1785 et 1790, notamment en installant l'actuelle salle à manger.



Figure 14 : Château XVIII^e siècle



Figure 15 : Basilique et communs du château

Pendant la Révolution, et sur réquisition, le château sert de prison qui voit passer les familles des déserteurs, les prêtres réfractaires, les Ursulines, ... Pendant tout le XIX^e siècle et le début du XX^e le domaine passe, au gré des héritages, par plusieurs propriétaires qui ne sont pas obligatoirement résidents.

C'est en 1936 que le comte Jean de Bagneux s'y installe définitivement et y fait faire quelques aménagements dont, en 1937, un jardin à la française sur la terrasse.

Ouvert à la visite, y compris les pièces de vie des propriétaires, il nous a été permis de découvrir l'enfilade d'appartements meublés du XVIII^e siècle avec la salle à manger, les salons, la bibliothèque, les chambres. Nous avons particulièrement remarqué un fourneau en granit, dénommé « Potager », qui est un des derniers de cette importance visibles en France. L'ensemble est ponctué de meubles d'époque, de collections d'éventails, de verreries, de pièces d'orfèvrerie et de porcelaine ainsi que de peintures du XVI^e siècle à nos jours.

3 Les fours à chaux de Cartravers

La carrière du hameau de **Cartravers**, est située sur le territoire de la commune de La Harmoye, près de Quintin. Elle appartient au passé industriel de la région. Ce site géologique unique dans les Côtes-d'Armor présente un gisement de calcaire daté de l'ère primaire. Exploité à partir du milieu du XVII^e siècle, il alimentait en pierres calcaires les fours à chaux de la région.

D'origine monastique, le village La Harmoye est mentionné comme paroisse indépendante dans un acte de 1249. Son nom proviendrait de Lann (ermitage) et de Haermoët, saint breton du haut-Moyen Âge.

3.1.1 Le gisement

Il y a 350 millions d'années, au Carbonifère, un fjord traversait la partie centrale de la Bretagne actuelle. Cette vallée encaissée, où circulait à diverses profondeurs une eau chaude tropicale, se prolongeait de Brest à la Mayenne. Au niveau de Cartravers, le couloir marin de faible profondeur se rétrécissait, favorisant le dépôt de sédiments calcaires. Il se forma alors une « *lentille allongée* » qui subit de nombreux bouleversements structuraux dus aux mouvements tectoniques des ères suivantes. Ces transformations donnèrent le calcaire de Cartravers, roche de couleur



Figure 16 : La carrière remplie d'eau

grise ou bleu foncé avec des filets blancs de calcite dans laquelle on trouve parfois des empreintes de fossiles marins.

3.1.2 L'exploitation de la carrière.

Les « *perrières* » ou carrières étaient connues des habitants du hameau pour construire maisons, granges, étables et pour empierrer les chemins souvent bourbeux des alentours.

Aux XVII^e et XVIII^e siècles, la pierre de Cartravers alimenta le four à chaux de Lorge à L'Hermitage (22). Également très recherchée par les fonderies et aciéries de la région, elle était ajoutée comme fondant ou castine au minerai de fer. A partir du milieu du XVII^e siècle. La castine de Cartravers était utilisée dans les hauts fourneaux des Forges des Salles de Rohan, du Vaublanc, de Lanouée puis aux XIX^e et XX^e siècles aux Forges du Pas et à celles de Sambre et Meuse.

À Cartravers, les premiers fours à chaux exploités de façon industrielle le furent à partir de 1804 par un noble quintinais, M. De La Villéon-Kerforne. Il fit construire un deuxième four en complément du four artisanal datant de la fin du XVIII^e siècle, qu'il avait racheté à Joseph Mafar, exploitant des terres sur lesquelles se trouvaient les carrières. Cartravers fournit alors en pierres et en chaux les chantiers de Napoléonville (Pontivy) et ceux de la construction du canal de Nantes à Brest.

A partir de 1818, 4 fours sont en service, ce qui permet de développer la production. Cependant, la période de crise de 1837 à 1860, va voir cette dernière chuter et être réduite à néant. Les carrières furent cependant toujours exploitées. C'est sous l'impulsion de M. Victor Méheu que le site de Cartravers connut un nouvel essor à partir de 1860, pour la fabrication de chaux de qualité supérieure à celle qui arrivait de la vallée de la Loire ou de Normandie. La production était notamment destinée à l'amendement des terres agricoles. En 1878, deux fours sont alors ajoutés au site.

Au XX^e siècle, plusieurs propriétaires et gérants se succédèrent. Suite à des difficultés économiques liées aux coûts d'exploitation trop élevés, aux investissements trop lourds, à la concurrence de chaux vendue à un prix moins cher et à l'utilisation d'autres amendements agricoles, le site ferma définitivement ses portes en 1978.

Employeur pour les habitants des différents hameaux de La Harmoye et de Saint-Martin-des-Prés, ce site industriel a profondément marqué la vie de Cartravers et des alentours. Les deux fours qui subsistent encore aujourd'hui sont compris dans un massif rectangulaire édifié en moellons de granite. D'autres bâtiments de vie sont également visibles.



Figure 17 : Four à chaux

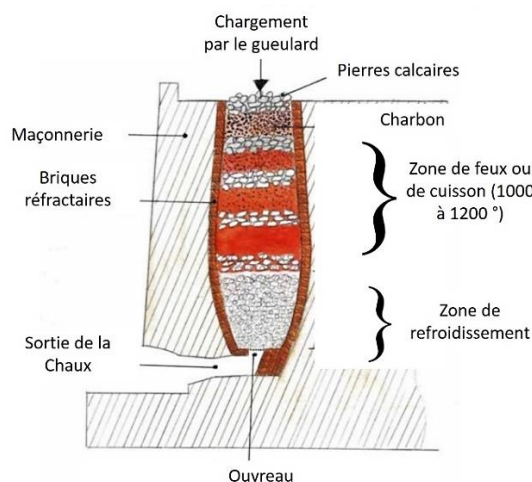


Figure 18 : Coupe d'un four à chaux d'après PL Launat-Méheu



Figure 19 : Sortie pour la chaux



Figure 20 : Concasseur



Figure 21 : Wagonnet

Nous remercions Monsieur Charles et nos guides qui ont su nous faire partager l'intérêt que porte leur association à la sauvegarde et à la valorisation de ce patrimoine industriel.

Sources

Stéphane Morin, *Trégor, Goëlo, Penthievre*, 2010,

Mikael Gendry. *Quintin, Quintin ; genèse et développement d'un bourg castral*, 2012.

Henri Huerre, *Quintin d'hier et d'aujourd'hui*, 1956, pdf

Claude-Guy Onfray, *Quintin un temps fut...*, 2018

Jean Martin, *Du lin à la toile, la proto-industrie textile en Bretagne*, Pur, 2008

Jean-Yves Andrieux, *L'industrie linière du teillage en Bretagne nord (vers 1850 - vers 1950) : proto-industrialisation ou industrialisation défailante ?* Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest, 1990

Revues, *Quintin, Le Quintinais, Noël de* 1981, 1987, 1992, 2003

V. Béhec, M. Gendry, C.G. Onfray, *Les Rues de Quintin, leur nom, leur histoire* par, IUP Patrimoine de Quimper, Petites Cités de Caractère

Gérard de Bagneux et Paul Hamon, *Quintin, un château et une ville*, 1990 Les Presses Bretonnes de St-Brieuc
www.patrimoine.bzh

Crédit photos :

Jacques Sécher : 3 à 17, 19 à 21